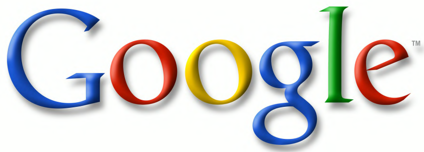
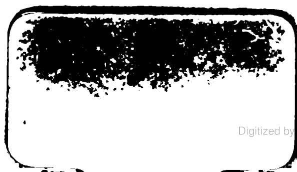


Monsieur
de Vendaume

Voltaire

Bengesco 222 (I 55)

? first edition



LE CAFFÉ,
OU
L'ECOSSAISE,
COMEDIE.

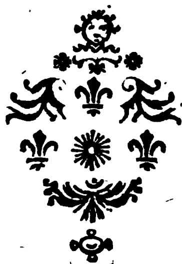
LE CAFFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMEDIE,

Par Mr. HUME, traduite en Français.



LONDRES,

MDCCLX.

ACTEURS.

M^tre^. FABRICE, tenant un Caffé avec des Apartements.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

MONROSE, Seigneur Ecoſſais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FRE'EPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant.

FRELON, écrivain de feuilles, & fripon.

LADY ALTON, *on prononce* LEDY.

Pluſieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domeſtiques.

La Scène eſt à Londres.

PREFACE.

LA Comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est de Monsieur HUME, pasteur de l'Eglise d'Edimbourg, déja connu par deux belles tragédies, joüées à Londres : il est le frère de ce célèbre philosophe Mr. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondements de la métaphysique & de la morale; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La Comédie intitulée L'ECOSSAISE, m'a parû un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté &

la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénoüement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Fréeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les Théatres de France; & cependant, c'est la nature pure. Cette piéce parait un peu dans le goût de ces Romans Anglais qui ont fait tant de fortune: ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages: rien d'étranger au sujet, point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliss-

ſent le vuide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à nôtre célèbre auteur.

Nous avoüons en même temps que nous avons crû, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rolle de *Frélon*, qui paraiſſait encor dans les derniers Actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la piéce ; mais cette juſtice qu'on lui rendait, ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraine l'eſprit vers le dénoüement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche, & ſi odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vûe trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoutant

que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature : car dans les grandes villes, où la preſſe jouït de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſçavants, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont préſidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre humain, dont la ſuſpen-

ſion fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très judicieuſement, que l'on doit ſonger à mettre ſur le théatre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de Mr. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre: il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraiſſent dignes du théatre en France; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien; il ſe plait quelquefois à tracer des objets, dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvû qu'il ſoit vrai. Ils

difent que la Comédie étend fes droits fur tous les caractères, & fur toutes les conditions; que tout ce qui eft dans la nature doit être peint; que nous avons une fauffe délicateffe, & que l'homme le plus méprifable peut fervir de contrafte au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la juftification de Mr. *Hume*, qu'il a l'art de ne préfenter fon *Frélon* que dans des moments où l'intérêt n'eft pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin de tableau, en confervant aux perfonnages la nobleffe de leur caractère.

Ce qui nous a frapé vivement dans cette piéce, c'eft que l'unité

de temps, de lieu, & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théatre n'est jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appellés, sans être attendus; ce défaut insuportable ne se trouve point dans l'*Ecossaise*.

Quant au genre de la piéce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple Comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissants jusqu'aux larmes; mais sans pourtant qu'aucun per-

ſonnage s'étudie à être patétique: car de même que la bonne plaiſanterie conſiſte à ne vouloir point être plaiſant, ainſi, celui qui vous émeut ne ſonge point à vous émouvoir; il n'eſt point rhétoricien, tout part du cœur; malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiſſe être.

Nous ne ſçavons pas ſi cette piéce pourrait être repréſentée à Paris; nôtre état, & nôtre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter ſouvent les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une piéce Anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que malgré tous les efforts que nous avons faits pour ren-

dre exactement l'original, nous sommes très loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette Comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du sacerdoce, dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

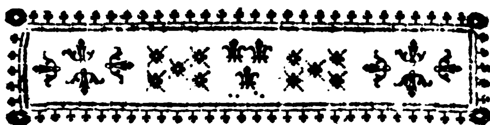
La Comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnements; il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de nôtre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

» J'ai ſoutenu les premiers per-
» ſonnages ès Tragédies Latines
» de *Bucanam*, & de *Guerante*, &
» de *Muret*, qui ſe repréſentèrent
» à nôtre Collège de Guienne avec
» dignité. En cela, *Andreas Govea-*
» *nus* nôtre principal, comme en
» toutes autres parties de ſa char-
» ge, fut ſans comparaiſon le plus
» grand principal de France, &
» & m'en tenait-on maître ouvrier.
» C'eſt un exercice que je ne mes-
» loüe point aux jeunes enfans de
» maiſon, & ai vû nos princes de-
» puis s'y adonner en perſonne, à
» l'exemple d'aucuns des anciens,

» honneftement & louablement: il
» eft loifible même d'en faire mef-
» tier aux gens d'honneur & en
» Grèce. *Ariftoni tragico actori*
» *rem aperit: huic & genus, & for-*
» *tuna honefta erant: nec ars, quia*
» *nihil tale apud græcos pudori eft*,
» *ea deformabat.* Car j'ai toujours
» accufé d'impertinence, ceux qui
» condamnent ces esbatements; &
» d'injuftice, ceux qui empefchent
» l'entrée de nos bonnes villes, aux
» Comédiens qui le valent, & en-
» vient au peuple ces plaifirs pu-
» blics. Les bonnes polices pren-
» nent foin d'affembler les citoyens,
» & les rallier comme aux offices
» férieux de la dévotion, auffi aux
» exercices & jeux. La focieté &
» amitié s'en augmente, & puis on

» ne leur concéde des passetemps
» plus réglés que ceux qui se font
» en présence de chacun, & à la
» vüe même du magistrat, & trou-
» verais raisonnable que le prince
» à ses dépends en gratifiast quel-
» quefois la commune; & qu'aux
» villes populeuses il y eût des lieux
» destinés, & desposés pour ces
» spectacles; quelque divertisse-
» ment de pires actions & occul-
» tes. Pour revenir à mon propos,
» il n'y a tel que d'allécher l'appe-
» tit & l'affection, autrement on
» ne fait que des ânes chargés de
» livres; on leur donne à coups de
» foüet, en garde, leur pochette
» pleine de science; laquelle, pour
» bien faire, il ne faut pas seulement
» loger chez soi, il la faut épouser.



LE CAFFÉ, OU L'ECOSSAISE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(La Scène représente un Caffé & des chambres sur les ailes ; de façon qu'on peut entrer de plein-pied des appartements dans le Caffé.)

 FRE-

FRELON (*dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une écritoire & du caffé; liſant la gazette.*)

QUe de nouvelles affligeantes! des graces répandües ſur plus de vingt perſonnes! aucune ſur moi! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait ſon devoir; le beau mérite! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! & à moi rien! encor-encor-& à moi rien. (*Il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant, je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que per-

personne, je fais enchérir le papier - ... & à moi rien! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Caffé.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: - j'enrage.

FABRICE.

Mr. Frélon, Mr. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment là que vous faites naître : écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a en-

encor que vous qui me l'ayez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles ſoient jolies: & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans ſon apartement.

FABRICE.

Oh pardy, Mr. Frélon, cette jeune perſonne là n'eſt guères faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connait perſonne. - N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice?

FABRICE.

Oh non; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu.....

FRELON.

Ah ah ah ah, ſa vertu!..

FA-

FABRICE.

Oui. qu'avez-vous à rire? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui porte une malle: c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez moi vite à lui, mon cher ami.



SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je ſuis!.... On m'a dit que je ſerais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & hon-

honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très belle & très vertueuſe.

FRE-

FRELON.

Eh oui, très vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi: qu'on me prépare, je vous prie, un apartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui

qui écrit le plus; il eſt très utile aux étrangers.

MONROSE (*en ſe promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vai donner ordre que vous ſoyez bien ſervi. (*il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Mylord, permettez que je vous préſente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Mylord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon tî-

tître, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un tître qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt vôtre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Mr., je paſſe ma vie au caffé, j'y compoſe des brochures, des feuilles: je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre

tre métier dans la ville ?

FRELON.

Monsieur, c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



SCE-

SCENE III.

FRELON (*se remettant à sa table.*) *Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance sur le bord du Théatre.*

MONROSE.

MEs infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie: j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entiére: une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée; & je mourrai donc

donc ſans être vengé de cette barbare famille de *Murrai* qui m'a perſécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin, je n'exiſte plus; j'ai perdu juſqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecoſſe; je ne ſuis qu'une ombre qui vient errer autour de ſon tombeau.

(*Un de ceux qui ſont entrés dans le Caffé frapant ſur l'épaule de* Frélon *qui écrit.*)

Eh bien, tu étois hier à la piéce nouvelle; l'auteur fut bien aplaudi; c'eſt un jeune homme de mérite, & ſans fortune, que la nation doit encourager.

UN

UN AUTRE.

Je me foucie bien d'une piéce nouvelle. Les affaires publiques me défefpèrent ; toutes les denrées font à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieufe ; je fuis perdu, je fuis ruiné.

FRELON (*écrivant.*)

Cela n'eft pas vrai, la piéce ne vaut rien ; l'auteur eft un fot, & fes protecteurs auffi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaifes ; tout renchérit ; l'Etat eft anéanti ; & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles font des feuilles de

de chêne; la vérité eſt que le grand Turc arme puiſſamment pour faire une deſcente à la Virginie, & que c'eſt ce qui fait tomber les fonds publics.

Le Chevalier MONROSE (*toujours ſur le devant du théatre.*)

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils, toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La piéce d'hier m'a paru très bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle

eſt

eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baiſſent, & qu'il faut envoyer un autre Ambaſſadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut ſifler la piéce qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même tems.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaiſir de

de la satyre. Le cinquiéme acte surtout, a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERL.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque.

FRELON.

Le quatriéme & le cinquiéme acte sont pitoyables.

MONROSE (*se retournant.*)

Quel sabat!

LE PREMIER INTERL.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERL.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdüe.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

Mr. FABRICE, (*arrivant avec une ſerviette.*)

Meſſieurs, on a ſervi; ſurtout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroſe.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner

ner avec nous?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohüe? non, mon ami, faites-moi aporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire; les survenants sortent pour diner.* Frélon *est toujours à la table où il écrit.* Fabrice *frape à la porte de l'apartement de* Lindane.)

SCENE IV.

FABRICE, Madlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MAdemoiselle Polly, Mdlle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir diner en compagnie?

POLLY.

Hélas, je n'ose, car ma maîtresse ne mange point; comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaïera.

POLLY.

Je ne peux être gaïe, quand ma maîtresse souffre, il faut que

je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrettement ce qu'il vous faudra.

(Il sort.)

FRELON, *(se levant de sa table.)*

Je vous suis, Mr. Fabrice. - Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez vôtre maîtresse ? vous rebutez toutes mes priéres ?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRELON.

Eh de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous

vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très riche: si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste: elle est vétüe simplement par modestie: elle mange peu, c'est par régime; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière:

re; nous connaissons sa conduite, nous sçavons sa naissance; nous n'ignorons pas ses avantures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, si vous sçavez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a

a donc quelque chose, & je suis le cher Mr. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fy donc, cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez moi, vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable: nous

ſommes très à nôtre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très à leur aiſe: de là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes: ... Ah je viendrai à bout de ces avanturiéres, ou je ne pourrai.

(Il ſort.)



SCE-

SCENE V.

LINDANE (*sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.*) POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon: il me donne toujours de l'inquiétude: on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boüe, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fré-

fréquente, ſans la probité & le bon cœur de nôtre hôte.

POLLY.

Il voulait abſolument vous voir, & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'eſt point venu! il n'eſt point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! ſouvien-toi ſurtout de lui cacher toujours ma miſère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien

bien vivre de pain & d'eau, ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris: je ſçai manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maitreſſe, on s'en aperçoit aſſez en me voyant: pour vous, ce n'eſt pas de même; la grandeur d'ame vous ſoutient: il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vüe d'œil: depuis un an que vous m'avez priſe à vôtre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance: je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe: n'ayons d'obligation à perſonne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent: tu m'as aidée: il eſt beau de ne devoir nôtre ſubſiſtance qu'à nôtre vertu.

POL-

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte: s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon

mon infortune.

POLLY.

Sçavez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'ès à peine? Il ne sçait rien, personne ne m'écrit, je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de sçavoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sçais, je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles,

dont

dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur, mais ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne ſors jamais d'auprès de vous ; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſants avec les femmes, ils en abuſent ; ils veulent ſe faire un droit

droit de nôtre misère; & je veux rendre cette misère respectable. - Mais, hélas! Mylord Murrai ne viendra point?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette.*)

FABRICE.

PArdonnez - Madame - Mademoiselle - je ne sçai comment vous nommer, ni comment vous parler: - vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés: - je ne sçai comment m'y prendre.

LIN-

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point diné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte, entre nous, pardonnez: il paraît que vôtre fortune n'eſt pas comme vôtre perſonne.

LIN-

LINDANE.

Comment, quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si desirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout vôtre mérite, comme si j'étais un homme

me de la cour : ma chère Dame, un peu de societé, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu !

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout vôtre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FA-

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour: daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas; vous n'avez beſoin de rien, & vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pû impoſer ſi témérairement?

FA-

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il eſt deux heures, & Mylord ne viendra point.

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je ſçai que c'eſt l'homme le plus vertueux de la Cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits répas que j'aurais fournis? c'eſt peut-être vôtre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FA-

FABRICE.

Va, ma pauvre Polly: il y a un bon diner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais, qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon caffé comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord: je l'ai vuë une fois roder près d'ici, c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point,

c'en eſt fait, je ſuis perdûe: pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre?

(Elle rentre.)

SCENE VII.

LADY ALTON, *(ayant traverſé avec colère le théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.)*

SUivez-moi; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diableſſe de femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'ofez affurer que cette avanturiére eft une perfonne d'hon-

d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Mylord y eſt venu, il n'y eſt point venu en ſecret, elle l'a reçu en public, les portes de ſon apartement ouvertes, ma femme préſente, ſa ſuivante préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité ; & quant à celle que vous appellez une avanturiére, ſi vous connaiſſiez ſes mœurs, vous les reſpecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, (*elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

EH qui peut frapper ainsi? & que vois-je?

LADY ALTON.

Répondez-moi: Mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LIN-

LINDANE.

Que vous importe, Madame? & de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je suis vôtre partie: si Mylord vient encor vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez: renoncez à lui, ou vous êtes perdüe.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que

vous vous laiſſez ſéduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez: mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traître, voilà les Lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je....

LIN-

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vû! malheureuse,... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

.... Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez vôtre résolution & vôtre promesse: sçachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'ai-

merais peut-être encore. Vous êtes venuë ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. - Polly, c'en est fait; vien m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, & qu'est devenu vôtre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émoussent sur un coeur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles sortent.*)

SCE-

SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazettier Littéraire, aprochez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de vôtre grandeur; je sçai qu'elle est Ecossaise, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc servie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

FRE-

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très mal intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conféquence ?

FRELON.

Je fuis en rélation avec des perfonnes de conféquence. Je connais fort la maîtreffe du valet de chambre d'un premier commis du Miniftre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord vôtre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je fup-

ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait vôtre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je reſpire; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons; je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, ou qu'il ſe briſe. Tu as raiſon; une Ecoſſaiſe qui ſe cache dans un temps où tous les gens de ſon pays ſont ſuſpects, eſt ſurement une ennemie de l'Etat; tu n'ès

pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déja récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous sçaurez, & même de ce que vous ne sçaurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on

qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu ayes étudié à St. Omer *. Va, di-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

* Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà, je l'avoüe, le plus impudent, & le plus lâche coquin

coquin qui ſoit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe; il me ferait, je crois, haïr la vengeance. Je ſens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale: elle a dans ſon état humble une fierté qui me plait: elle eſt décente; on la dit ſage; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à* Fabrice *qu'elle aperçoit agiſſant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître, faiſons la paix; vous êtes un honnête homme, vous; mais vous avez dans vôtre maiſon un vilain griſonneur.

F A-

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

SCENE V.

MR. FRIPORT, (*vétu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*) FABRICE.

FABRICE.

AH! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, Mr. Friport; comment vous trouvez-vous de vôtre voyage à la Jamaïque?

MR.



MR. FRIPORT.

Fort bien, Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuïe. (*au garçon du caffé.*) Eh! du chocolat; les papiers publics: on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour succer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t-il de nouveau dans l'Etat?

FA-

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FRIPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose, fripons ou sots: voilà pour les trois quarts; &

& pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encor plus ſingulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon apartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRI-

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle eſt bien plus qu'honnête; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe: entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que vôtre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point; ſa fierté eſt encor une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache: elle

elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut apaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon: enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu: elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRI-

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez, comme je m'ennuïe, je veux voir cette femme là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh! Mr. elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente: depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on se retire: je me reti-

retirerai avec elle; qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon apartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Celá ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent

lent à deux heures.

(Il enfonce la porte.)

SCENE V.

LINDANE *(paraissant toute effrayée,)* POLLY *la suit.* MR. FRIPORT, MR. FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas! Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. - *(à Fabrice.)* Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FA-

FABRICE.

Oui, Mr. si Madame le permet.

(FRIPORT *s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur* Lindane *& sur* Polly : *il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseïez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE.

Mr. c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRI-

FRIPORT.

Je ſuis très connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Mr., Je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aiſes, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi, ou ſans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle visite je reçois! Et Mylord ne vient point! cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire; comment Mr. Fabrice a-t-il pû souffrir cela? Il faut bien s'asseoir. (*Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du chocolat;* Friport *en prend sans en offrir; il parle & boit par reprises.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliments; on m'a dit de

de vous - le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme - vous êtes pauvre & vertueuſe - mais on ajoute que vous êtes fière - & cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur?

FRIPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joüe; il vous a trompé, Monſieur, non pas ſur la fierté, qui n'eſt

que le partage de la vraye modeſtie; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière: je ſçai mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez vous; eſt-ce que vous êtes

êtes fière auſſi, vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrêtien) de donner toujours le dixiéme de ce que je gagne; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes--oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée; point de remerciement,

ment, point de reconnaiſſance; gardez l'argent & le ſecret.

(Il jette une groſſe bourſe ſur la table.)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE *(ſe levant & ſe détournant.)*

Je n'ai jamais été ſi confondüe. - Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FRIPORT *(continuant à lire les gazettes, & à prendre ſon chocolat.)*

L'impertinent gazettier! le plat ani-

animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Di le fait tout rondement.

LINDANE (*s'aprochant de lui.*)

Monsieur...

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avoüer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de vôtre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singuliére que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoye par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRI-

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans vôtre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du maître du caffé, nous ſerions mortes de froid, & de faim. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſçu malgré elle, obligez la malgré

elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoye par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Su tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là?

POL-

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très mal de refuser; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſçait donner, & qui ne ſçait pas vivre; di lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toûjours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépends de ſa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant ſon chocolat & liſant.*)

Hèm, que dit-elle là?

POLLY.

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes;

des; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille.....

FRIPORT.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne sçait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je

fais

fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdüe.

POLLY (*allant vers* Friport.)

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez vous, Mademoiselle, je ne

ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hazard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure - comme vous vous aviſerez je m'aviſerai - Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai - Si vous dites que je vous ennuïe, vous m'ennuïerez - Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais - Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon temps ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance,

ce, mais ſurtout emportez vôtre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc? Madame.

LINDANE (*lui donnant la bourſe.*)

Tenez, prenez cette bourſe que Mr. a laiſſée par mégarde, remettez la lui, je vous en charge; aſſurez le de mon eſtime; & ſçachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FA-

FABRICE (*prenant la bourſe.*)

Ah! Monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mlle. vous trompe, & qu'elle en a très grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah! Monſieur Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vai vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à Mr.* Friport.) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état

état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VI.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous ſecourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être

être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée, hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien; une ſuivante a toujours des reſſources, mais une perſonne qui ſe reſ-

respecte n'en a pas.

LINDANE (*ayant plié sa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tien, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort: je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POL-

état & sa ve... peu de vanité; &
l'ame. ...s perd l'une & l'

FERDINANDE.

Elles me fo... moi de mourir,
sensation; ... ait; Mylord ne m'
re. Dites-... ui abandonne depuis
bien d'être ... aimé mon impit
...rbe rivale; il l'a
...oute; c'en est f
...oupable en l'aima
...ur qui doit finir.

(Elle écrit.)

...LLY.

...désespérée, hélas
... son état
... miens; ...
... des ressou...
...onne qui

le père de Mylord qui....

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi nôtre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LIN-

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! Mr. Fabrice, à l'aide! ma maîtreſſe s'évanouït.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, Mr. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....
(*La femme & la ſervante de* Fabrice, *&* Polly, *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LINDANE (*en ſortant.*)

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc, nôtre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouïssait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses: que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal?

mal? eſt-ce pour cela que vous m'avez fait deſcendre? Je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle eſt d'Ecoſſe?

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſçai que d'aujourd'hui; c'eſt nôtre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſçait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom là. - (*Il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie? Tu ès mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reſte; j'aurai juſtice ou vengeance! O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu ſans reſſource! que de coups

coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie!

FABRICE (*revenant.*)

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très bien; encor un peu pâle, mais toujours belle.

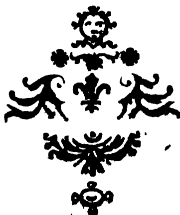
MONROSE.

Ah, ce n'est que cela. - Il faut que je sorte - que j'aille - que je hazarde - oui - je le veux. - *(Il sort.)*

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vû Lindane, il ne serait pas si indifférent.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

LADY ALTON, ANDRE.

LADY ALTON.

OUi, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! Elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné: ah du moins c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici An-

dré le laquais de Mylord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment, ne m'en avez-vous pas aporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lindane; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus.

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi?

ANDRE'.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRE'.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié - mais cependant, comme

elle

elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres: ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

(Il sort.)

LADY ALTON (*ouvre la lettre & lit.*)

Lisons: *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane* - il ne m'en a jamais tant écrit - *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vous servir: je sçai qui vous êtes, & ce que je vous dois: je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent: comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidèle, & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(*après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter; elle est d'Ecosse, sa famille est mal inten-

tion-

tionnée; le père de Murrai a commandé en Ecosse; ses amis agissent; il court jour & nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi, & si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCENE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON (*à* Polly *qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du caffé.*)

MAdemoiselle, allez dire tout-à-l'heure à vôtre

maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais vôtre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vai lui faire.

LIN-

LINDANE (*arrivant toute tremblante soutenuë par* Polly.)

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encor à ma douleur?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse; je sçai que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontiéres d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec vôtre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie vôtre retraite.

LIN-



LINDANE.

Hélas! Madame, c'eſt lui qui m'abandonne; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

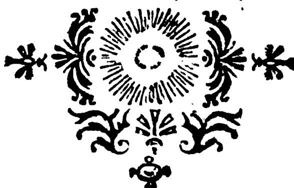
La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma for-

tune,

tune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encor moins de ma rivale. (*elle ſort.*)

LADY ALTON (*ſeule.*)

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrémité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin d'écrivain; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! paſſion funeſte! Je ſuffoque.



SCENE III.

MR. FRIPORT, le Chevalier MONROSE *paraissent dans le Caffé avec la femme de* Fabrice, la servante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre.* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

MOnsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent, c'est vôtre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions.....

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je. (*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vûe, il en aurait été touché.

MON-

MONROSE (*à part.*)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête - Malheureux que je ſuis!

FRIPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque: cependant la vüe d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouïr les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encor une fois - C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE (*à Friport.*)

Nôtre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une ma-

manière admirable.

FRIPORT.

Moi? non - n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes.*) Ah ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE (*s'avançant.*)

Falbrige mort! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre! le ſeul dont

dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FRIPORT.

Il était vôtre ami? j'en suis fâché - *D'Edimbourg le 14. Avril..... On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem, que dites-vous? Mylord Monrose condamné à....

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose - lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MON-

MONROSE (*lit.*)

(*froidement.*)

Oui, cela eſt vrai - (*à part.*) Il faut ſortir d'ici, la maiſon eſt trop publique - Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enſemble ayent jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme. (*à ſon valet* Jacq, *qui eſt dans un coin de la ſalle.*) Eh! va faire ſeller mes chevaux, & que je puiſſe partir, s'il eſt néceſſaire, à l'entrée de la nuit - Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le Lord Mon-

Monrose soit décapité ou non? tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazettier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais sçavoir comme elle se porte; elle est fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, un Messager d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appellez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monfieur; en quoi puis-je vous fervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un caffé, & des apartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoffaife nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, affurément, & c'eft nôtre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eft jolie & honnête. Tout le monde m'y fait fonger.

LE

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goute de ſang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renait. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah pourquoi eſt-elle née?

FRI-

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fy que cela èſt vilain! vous êtes un grand brutal, Mr. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais ſi c'était une avanturiére, comme le diſait nôtre ami Frélon. Cela va perdre ma maiſon; - me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien. - Non, non, elle eſt très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnements, en priſon, ou caution; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Vôtre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe; vôtre maiſon ne vous apartient peut-être pas; vôtre bien, où eſt-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Mr. Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande! aparemment. - Mr. le Meſſager, je dépoſe cinq cent

cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille - autant que je peux - mais il ne faudrait pas qu'elle fût ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire vôtre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien,

c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du caffé.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MOnſieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Mr. Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de temps que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MON-

MONROSE.

Il y a de belles ames. - Que deviendrai - je ?

FABRICE.

Gardons nous au moins de dire à nôtre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avois à Londres est mort. - Que fais - je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouïr encor une fois.

SCENE VI.

MONROSE *seul.*

ON arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! je ne sçai - mais cette avanture me jette dans de profondes réfléxions: - tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.



SCE-

SCENE VII.

MONROSE (*apercevant* POLLY *qui paſſe.*)

MAdemoiſelle, un petit mot, de grace. - Etes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Mr., je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable - bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſçavez-vous aucune nouvelle de vôtre païs?

POLLY.

Oh non, Mr. il y a ſi long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon pére était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mére avait ſervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous sçavez sans doute qui est vôtre maîtresse ?

POLLY.

Oui, Mr., c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, Mr. & moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnuë; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnüe! ô ciel, si longtems impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse - mais quelles vaines chimères! dites moi, je vous prie, quel est l'âge de vôtre maîtresse?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire;

re; car elle eſt bien au deſſus de ſon âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas ce ſerait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuſe Monroſe, ma chère fille! ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains ayent pû careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans?...

POLLY.

Oui, Mr. & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſçai pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réfléxions ſur ſon âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnüe : je ne me posséde plus ; il faut avec vôtre permission que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Mr., il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont

acca-

accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouïssent pour peu de chose. Elle est à peine revenüe à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grace Mr. ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puis-

puiſſe entretenir vôtre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encor quelques moments. Les filles qui ſe ſont évanouïes ſont bien long-tems avant de ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

MOnſieur, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvements d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE (*ſe retournant.*)

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur.

Je

Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſçai qui vous êtes; mais on eſt venu me demander qui vous étiez; on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiſelle, qui eſt, dit-on, de vôtre pays.

MONROSE.

Ah! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite; croyez-moi; nôtre ami Friport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous

vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon - Je ne ſçai - où j'étais - je vous entendais à peine. - Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne peux partir ſans la voir. - Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſurtout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez ſûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſiéme Acte.

A C-

ACTE IV.

SCENE I.

FABRICE, FRELON (*dans le caffé à une table.*) FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE suis obligé de vous l'avouer, Mr. Frélon, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux;

faux; quelle mouche vous pique, Mr. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon caffé passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT (*se retournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon.*)

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FA-

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Un fripon - entendez vous? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande vôtre caffé; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma ré-

réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation ! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

FRELON.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez là vos écrits ; ſçavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoup-

çonné

çonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecossaise, & qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecossais.

FRELON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plu-

plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colère qui est venüe ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin nôtre Mylord.

FRIPORT.

Un Milord! Adieu. Je n'aime pas plus les grand Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je ſors. - Mon ami, je ne ſçai, il me revient toujours dans la tête une idée de nôtre jeune Ecoſſaiſe - je reviendrai inceſſamment - oui, je reviendrai - je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur - cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCE-

SCENE II.

MYLORD MURRAI (*pensif & agité.*) FRELON, *lui faisant la revérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI (*à* Fabrice, *d'un air distrait.*)

JE suis très aise de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posseder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très malade

G de-

depuis qu'elle ne vous a vû: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu! protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés. Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami (*à Fabrice*) laiſſez moi parler en particulier à cet homme (*en montrant* Frélon.)

FRELON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, &

& que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami !

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?....

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez apris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse, c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même raport aux gens du ministre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand mêrci, Monſeigneur.

Tout

Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *seul.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même païs! Hélas! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon pére! si le ciel permettait - Entrons. (*à* Polly *qui sort de la chambre de* Lindane.) Chère Polly, n'ès-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici? deux jours

entiers - je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de Mylord Monrose ; les ministres étaient à Vindsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes priéres, & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maitresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas vôtre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouïssement, & je me serais évanouïe aussi, si je n'avais pas eu

eu befoin de mes forces pour la fecourir.

LORD MURRAI.

Tien, voilà pour l'évanouïffement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne fuis pas fi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à fon aife quand elle eft dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Jufte ciel! la fille de Monrofe dans la pauvreté! malheureux que je fuis! que m'as-tu dit? combien je fuis coupable! que

je vai tout réparer! que ſon ſort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite, jettons nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! Mylord! gardez vous en bien, elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon païs, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée! Juſte ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je déſire qu'il ſoit! Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir, & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſûre de vôtre inconſtance, de mon oprobre, & de vôtre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*à part.*) Quel contretemps effroyable!

LADY ALTON.

Monſtre, perfide!

LORD

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très loin de l'être; ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélerat, après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure !

LORD MURRAI.

Vôtre caractère, vos emportements ; je me mariais pour être heureux, & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une avanturiére.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'ès pas où tu crois en

en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sçai que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sçai qui elle est, je sçai qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle : je sçai tout ; des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout ; & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez vous, un mot, expliquez vous, écoutez....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traitre,

tre, un perfide, un homme abominable. (*elle ſort.*)

SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie? Que la jalouſie eſt affreuſe! O ciel! fai que je ſois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? ſçait-elle quelque choſe?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avoüer, ma maîtreſſe eſt arrêtée par l'ordre

dre du gouvernement; je crois que je le ſuis auſſi; & ſans un gros homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien voulu être nôtre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle: on m'avoit fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de ſe taire avec vous?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle avanture! & que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout répa-

réparer, la vertu m'inſpirait; le crime s'oppoſe à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtreſſe; je cours chez le miniſtre; je vai tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, & je revole. Di-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il ſort.*)

POLLY *ſeule.*

Voilà d'étranges avantures! je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.



SCE-

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE,
(POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentiments si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avais été élevée dans

dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avoüez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher vôtre nom & vôtre naiſſance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerais peut-être ſi je me nom-

nommais ; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la premiére conſolation de ma vie. Dites moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée ſi cruelle vous ſépara de vôtre père, qui fut depuis ſi malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MON-

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumiére qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'essuïant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand vôtre père eut quitté sa famille pour ne plus la re-

voir,

voir, combien reſtâtes-vous auprès de vôtre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de miſère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je ſuccombe! Quel moment & quel ſouvenir! Chère & malheureux épouſe! - fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de déſaſtres! - Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mè-

mère; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fond s'échape vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là vôtre mère, & je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! Ou suis-je? Je tombe à vos genoux, voici le premier instant heureux de ma vie. - O mon père!.... hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MON-

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de nôtre maiſon; vous ſçavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avait promis; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encor; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LIN-

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hazarde qu'un reſte de jours déja proſcrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire - quel parti prendre? Ah mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père ſi malheureux.



LINDANE.

Je ſuis plus à plaindre que vous ne penſez .... Etes-vous bien réſolu à cette entrepriſe funeſte ?

MONROSE.

Réſolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pére, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui ſont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve; ayez pitié de moi, épargnez vôtre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez, vôtre voix

voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de vôtre mère. Hélas - que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette Ville si dangereuse pour vous - & pour moi. - Oui, c'en est fait, mon parti est pris. - Mon père, je renoncerai à tout pour vous - oui, à tout - je suis prête à vous suivre - je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai. - C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puifque vous avez le courage de vous attacher à ma funefte deftinée; je vai tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure fe paffe; foyez prête, & recevez encor mes embraffements & mes larmes.

SCE-

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'en eſt fait, ma chère Polly - je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vüe! c'eſt-là le comble. O mon malheureux père! que ne ſuis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable Mylady Alton....

LINDANE.

Quoi! c'eſt ici même qu'il l'a vûe pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire! Peut-on plus indignement ſe voir outrager? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'étoit pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez moi donc, je vous jure que Mylord.....

LIN-

LINDANE.

Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne sçai où je vai, je ne sçai ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse: on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly! es-tu capable de me suivre?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse moi: ne me parle point de Mylord; hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. - Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Vien, tu aprendras tout: les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Sui-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE I.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiselle ; Polly fait vôtre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir

voir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, & ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle ſoit fiére, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien. - Nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſçait-on? ne manquez pas de m'écrire - n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive

vive reconnaissance, & si jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah mon ami Fabrice, cette personne là est très bien née.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi il faudrait que je fusse enchainée ici, & que Mylord & mon père.....

FRI-

FREPORT (*à Fabrice.*)

Oh qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne sçai quoi qui me touche - qu'elle parte si elle en a envie - il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez moi; revoyez moi quand vous reviendrez - car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.



SCE-

SCENE II.

LORD MURRAI & ſes gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précédents *ſur le devant.*

LORD MURRAI (*à ſes gens.*)

REſtez ici, vous: vous, courez à la chancellerie, & raportez moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*il tire un papier de ſa poche & le lit.*) Quel bonheur d'aſſurer le bonheur de Lindane!

LINDANE (*à Polly.*)

Hélas ! en le voyant je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord là vient toujours mal-à-propos ; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplait ſouverainement ; mais après tout que cela me fait-il ? j'ai quelque affection - mais je n'aime point - moi. Adieu, Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encor ma reconnaiſſance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies -

monies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point - je vous verrai pourtant encor une fois: je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, quelque affection pour cette fille.

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc, je goûte en liberté le charme de vôtre vüe. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas! une

plus

plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuiant ses larmes.*)

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici longtemps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'auroit point passé trois jours sans m'écrire.

LORD

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches ; je n'ai été abſent que pour vous ; je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échapé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté

cepté mes lettres; sa méchanceté augmente encor, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rapelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché vôtre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, vôtre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LIN-

LINDANE.

Eh bien, vous me connaiſſez; vous ſçavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons; vôtre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous ſon fils! vous! vous oſez m'aimer!

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'eſt à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'eſt une juſtice de la providence; mon cœur, ma fortune, mon ſang eſt à vous. Confondons enſemble deux noms ennemis. J'aporte à vos pieds le contract de nôtre ma-

mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remors & l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds - Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des réſolutions déſeſpérées. Mylord, ſe-

secondez moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pû vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Vôtre père? eh où est-il? que que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlévera pas. Il est ici,

con-

conduisez moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voye, il n'est venu ici que pour finir sa vie en vous arrachant la vôtre, & je ne fuïais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encor revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement! & le bien avec lenteur!

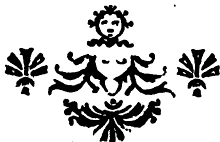
LIN-

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez vous de ma vüe, épargnez lui l'horreur de la vôtre - écartez vous-du moins pour quelque temps.

LORD MURRAI.

Ah! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.



SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie - partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée - je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les dé-

déſerts où nous allons cacher nos diſgraces! avez-vous changé de deſſein? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de temps le ſentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé - j'en ſuis incapable - je vous ſuivrai - mais encor une fois, attendez quelque temps - accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages - ne me refuſez pas des inſtants précieux.

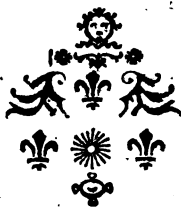
MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts,

verts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain vôtre père périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé - cependant j'avais quelque eſpoir - n'importe, vous êtes mon père, je vous ſuis. Ah malheureuſe!



SCE-

SCENE V.

MR. FRIPORT & FABRICE, *paraissent d'un côté, tandis que* MONROSE & sa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise: je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble - je ne sçai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Friport.*

Adieu, Mr., nous partons le

cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.



SCENE VI.

Les Acteurs précédents, le LORD MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Mylord? que cet homme me choque avec ses graces!

MONROSE (*à sa fille, tandis que Mylord* Murrai *parle à son domestique.*)

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'eſt!... ô ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Mr. c'eſt Mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus genéreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encor inſulter à tant de malheurs! (*il tire ſon épée*) il aura le reſte de ma vie, ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous? mon père! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſez?

FA-

FABRIGE (*se jettant au devant de* Monrose.

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez les faire.

LORD MURRAI (*toujours au fond du théatre; à* Monrose.)

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puisque tu le sçais, je ne

ne le désavoüe pas. Vien, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encor une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE (*entre les bras de* Polly.)

Cruel!... vous oseriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... - Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de vôtre ennemi: (*il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FRI-

FRIPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez-& connaissez moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je! ma grace! le rétablissement de ma maison! O ciel! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur!... (*il se jette à ses pieds.*) ôtez moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah que je suis heureuse! Mon amant est digne de moi.

LORD

LORD MURRAI.

Embrassez moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de genérosité?

LORD MURRAI (*en montrant Lindane.*)

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



